

Montréal, le 15 mars 1950

BONSOIR, NOTAIRE est une adaptation pour le théâtre du scénario BONJOUR, NOTAIRE, de 1958.

Je l'ai commencée, dès l'été 1958, du 15 juin au 18 juillet, et j'en avais ronéotypé le texte au Séminaire Saint-Joseph de Mont-Laurier.

Cette première version n'a pas eu de suite en 1958.

À la demande d'étudiants en théâtre du Conservatoire, en 1975, je l'ai modifiée, et elle a été représentée à Valleyfield, les 15,16 et 17 août 1975, au chalet du Parc Sauvé.

Une troupe de théâtre, la Stéphanoise, l'a jouée en 1981 à Ormstown, le 29 septembre, à Maplegrove, le 16 octobre, et à Saint-Étienne-de-Beauharnois, le 13 novembre.

Je trouve que le début a beaucoup plus de rythme dans cette adaptation; quant au reste de la pièce, j'ai l'intuition fugitive que pour la sauver d'un possible ennui ou d'un surréalisme pas assez assumé, on pourrait accentuer, chez les comédiens, l'aspect presque mécanique du dialogue, à plusieurs moments. Et aussi mettre en évidence un sous-texte qui tiendrait peut-être de l'opéra... En somme, cette pièce m'apparaît toujours comme un canevas.

Gabriel-Pierre Ouellette

"BONSOIR, NOTAIRE"

AUTEUR : Gabriel-Pierre Ouellette

PERSONNAGES : Lucille Brancard
Emilien Brancard, son mari
Le notaire
Le fils du notaire
Les deux infirmiers
Le blessé, frère de Lucille Brancard

DECOR : Une cuisine, une porte donnant sur une chambre et une porte donnant sur l'extérieur; une table, une cuisinière (poêle à deux ponts ou quelque chose du genre).

SCENE 1

(Lucille et son mari Emilien. Il est neuf heures du soir. Emilien est malade; il est couché sur un divan. Lucille, habillée de noir, tient une lettre dans ses mains.)

Lucille : Emilien, as-tu vu la lettre que j'ai reçue du gouvernement?

Emilien : Oui.

Lucille : L'as-tu lue?

Emilien : Oui.

Lucille : Comment la trouves-tu, la lettre du gouvernement?

Emilien : Pas pire.

Lucille : C'est tout ce que tu trouves à dire: "Pas pire."? Eh bien! moi, je te dis que c'est épouvantable! On nous renvoie encore au "calendrier" grec.

Emilien : Il faut que tu sois patiente, Lucille.

Lucille : J'ai toujours été patiente, Emilien. Avec mon père, avec ma mère, avec mes frères, avec mes soeurs, j'ai toujours été la patience même. Emilien! Depuis que tu es malade, je n'ai pas toujours été patiente avec toi? Hein?

Emilien : Oui, Lucille. Tu es patiente.

Lucille : Eh bien! je ne suis plus patiente!

Emilien : Prends patience, Lucille.

Lucille : Je ne la prends plus, ta patience; je veux la laisser par terre, là où elle est. Je vais même mettre les deux pieds dessus, comme cela. (Elle fait le geste de piétiner.) Je veux qu'elle reste où elle est, je veux qu'elle disparaisse de ma vue. Je veux maintenant l'impatience!

Emilien : Tu vas me rendre malade, Lucille.

Lucille : Tu l'es déjà.

Emilien : Je vais l'être plus.

- Lucille : Jamais plus que je l'ai déjà été, jamais! Tu ne te souviens donc jamais que j'ai été malade! Malade, malade! Malade comme jamais personne a été malade! Malade à en mourir! T'en souviens-tu, mon mari?
- Emilien : Oui, Lucille, je m'en souviens.
- Lucille : Eh bien! mon mari, la lettre du gouvernement me rend encore plus malade.
- Emilien : De la patience, ma femme.
- Lucille : Non, mon mari: de l'impatience! Je vais manger de l'impatience et on va m'envoyer ce maudit chèque de 800,00\$!
- Emilien : Ils vont te l'envoyer, ton 800,00\$, prends patience.
- Lucille : Mais pas avant la dernière signature, mon mari! Il leur faut la signature du monde entier à ces maudits notaires, avant de nous donner leurs malheureux chèques.
- Emilien : C'est la loi, ma femme.
- Lucille : C'est la paresse, mon mari. La paresse du notaire.
- Emilien : Change de notaire.
- Lucille : Change de notaire! Change de notaire! C'est le cinquième que je passe.
- Emilien : Va voir un avocat, ma femme.
- Lucille : Un avocat? Ca comprend rien aux affaires de notaire! Notre affaire, mon mari, c'est une affaire de notaire. Avoir su, le gouvernement de la Reine m'aurait passé sur le corps avant que je lui vende un morceau de terre pour sa "ci-devant" route nationale. Je m'en serais passé de son chèque. Avoir su! La reine Elisabeth serait venue me supplier, j'aurais dit: "Non! la route, dans les airs, si vous voulez, mais pas sur ma terre." Ah! je lui aurais parlé, moi, Lucille Brancard, je lui aurais dit à sa Majesté...
- Emilien : T'as fini, ma femme?
- Lucille : Non, mon mari. (Elle marche de long en large.) "Majesté... (Elle décide de monter sur une chaise; elle pourrait finalement être montée sur la table.) Majesté, sachez qu'il y aura des no-

taires dans l'affaire et qu'ils sont paresseux. Bon. Sachez maintenant, Majesté, que ce terrain n'est pas patenté, qu'il faudra le faire patenter pour vous le vendre et qu'il en coûtera pour le faire "ci-devant" patenter... (Comme si la reine lui posait des questions.) Combien ça coûtera? Tous les bijoux de la couronne! Mais laissez-moi parler. Sachez que vous avez devant vous, Majesté, la fille de mon père et de ma mère, la seule qui soit restée près d'eux et qui les a soignés jusqu'à ce que mort s'en suive. Il y a cinq mois, ces pauvres sont morts sans testament. Majesté, une mort sans testament donne l'héritage à tous les enfants vivants et, pour nous, l'héritage, c'est la terre de nos parents. Majesté, ce que je dis là, c'est pour votre instruction et, comme dit mon notaire, je résume. Je vous donne la grâce de tous les détails. (Pendant ce monologue, Emilien répète à intervalles réguliers: "Sois patiente, ma femme".) Mes dix frères et soeurs me laissent l'usage de la terre paternelle, mais à la condition que le prix de vente d'un morceau soit divisé par onze. Majesté, je ne veux pas diviser par onze toute ma vie et je devrai, ah! Majesté, je devrai faire la guerre à des hommes et à des femmes de mon sang pour qu'ils renoncent à l'héritage des êtres qui leur ont donné la vie!

Mais c'est à moi que revient l'héritage. N'ai-je pas donné ma vie, mon argent, pour les soigner mes parents?

Je devrai aussi courir après mon chèque du gouvernement à cause des paresseux de notaires qui feront tout traîner en longueur: les "patentages", les renoncements...

Emilien : Mais tu ne savais rien de tout ça, ma femme... (Il est debout près d'elle.)

Lucille : (Presque en larmes) Je ne savais pas, je ne savais pas.. Si j'avais su! (Elle aperçoit Emilien debout.) Qu'est-ce que tu fais là, toi? Si le docteur te voyait! Il a dit: "Au lit, jour et nuit."

- Emilien : Correct, ma femme... (Il va se recoucher) Oui... si tu avais su...
- Lucille : Je n'ai pas su et après? Est-ce que cela va m'empêcher d'avoir mon chèque, une fois que tout est fait? Est-ce que je vais toujours me laisser dire par le gouvernement que c'est la faute du notaire qui n'a pas fini les "patentes" ou les "renoncements" de mes frères et soeurs? Si le gouvernement n'est pas capable de pousser dans le dos du notaire, moi, je vais lui tirer dans les yeux avec une lettre.
- Emilien : Ah! non, ma femme, tu ne vas pas lui écrire. (Il s'assoit sur le divan) Non, ma femme. Je ne veux pas que tu écrives encore au notaire. C'est pas possible.
- Lucille : Je ne fais pas de mal quand j'écris.
- Emilien : Tu fais rire de toi, ma femme.
- Lucille : (Prenant du papier à lettres dans un tiroir) Les gens sont jaloux. Les gens ne savent plus écrire, mon mari. Alors, ils rient de ta femme.
- Emilien : C'est de la folie, écrire tant que ça; tu passes ton temps à écrire.
- Lucille : Je vais écrire au notaire. (Elle commence à écrire) "Monsieur le notaire..."
- Emilien : (Il s'est levé et tire le papier de sous la plume de Lucille) N'écris plus, je t'en supplie, ma femme. (Il est à genoux) Comprends-tu, Lucille? J'en peux plus!
- Lucille : Mais ça te fait pas mal! Qu'est-ce que ça peut bien te faire que j'écrive?
- Emilien : Ca... ça m'énerve, Lucille. (Il deviendra, de fait, de plus en plus agité)
- Lucille : Voyons, mon mari. C'est pas dangereux, ce que je fais. Je fais une petite lettre après une autre petite lettre, sur une feuille de papier blanc. C'est pas grave, ça.
- Emilien : Tes petites lettres font des mots, Lucille. Tu entends bien ce que je dis, Lucille? Tes lettres font des mots et les mots, c'est grave, Lucille.

- Lucille : Mais non, c'est pas grave, Emilien.
- Emilien : Les gens rient de toi, Lucille, à cause de tes grands mots.
- Lucille : Ce sont les mots du dictionnaire, mon mari. Tu n'est pas allé à l'école longtemps, Emilien; je comprends que tu comprends pas tous mes mots, mais je t'assure que ce sont des vrais mots.
- Emilien : Des mots qui sonnent pas comme il faut, c'est pas des vrais mots, ma femme.
- Lucille : Et qu'est-ce qui te prend, à soir? Tu m'as toujours laissée écrire comme je voulais.
- Emilien : Ah! pour ça, oui. Le mois passé, tu as écrit deux cents lettres, deux cents.
- Lucille : C'est une question d'argent, Emilien?
- Emilien : C'est ton argent, ma femme. Tu fais ce que tu veux avec ton argent. C'est pas une question d'argent.
- Lucille : Alors, c'est quoi? T'as peur de mon instruction? Tu es comme tous les gens, mon mari?
- Emilien : C'est une question d'exagération, Lucille.
- Lucille : "Exagération" est un bien grand mot, mon mari.
- Emilien : C'est aussi une question de ridicule, ma femme.
- Lucille : (Qui a recommencé sa lettre, l'air de rien) "Ridicule" est un autre grand mot, mon mari.
- Emilien : C'est aussi une question de mesure, ma femme.
- Lucille : La mesure de ton ignorance, mon mari.
(Il s'aperçoit tout à coup qu'elle a recommencé à écrire sa lettre. rouge de colère, il frappe la table de sa main.)
- Emilien : J'en ai assez, ma femme! (Il se met à tousser)
- Lucille : Emilien, tu te rends malade à te poser toutes sortes de questions.
(Elle veut le ramener au divan. Il la repousse et va s'asseoir tout seul.)
- Emilien : (Lentement) C'est une question d'humanité, ma femme... Le mois dernier, tu as écrit à ta cousine Délima: tu l'as insultée, ma femme, en lui parlant des amants de sa jeunesse. C'était donc une

question d'insulte, ma femme.

Lucille : C'était une question de vérité, mon mari.

Emilien : Après avoir écrit à la cousine Délina, tu as écrit à toute la parenté pour leur dire que Délina avait eu des amants et que son premier garçon était pas le garçon de son mari.

Lucille : Il faut que toute la famille prie pour elle.

Emilien : (D'un ton n'admettant pas de réplique) C'est une question de médisance, ma femme. Et la médisance est une question de péché.

(On se tait un moment)

(Emilien continue posément)

Le mois dernier, ma femme, tu as écrit au gouvernement, à tout le gouvernement, à tous les ministres.

Tu as aussi écrit, ma femme, au député: trois lettres au député. Tu as écrit, ma femme, à la femme du député et j'ai failli perdre ma job d'hiver à la voirie.

Le mois dernier, ma femme, tu as écrit à l'évêque; l'évêque est rouge et tu lui parlais du bon gouvernement bleu qui allait te sortir de la pauvreté avec sa route nationale.

Lucille : C'était une autre question de vérité, mon mari.

Emilien : L'évêque voulait que la route passe du côté de son camp d'été plutôt que sur ma terre, Lucille Brancard. Il n'a fait que la trouver comique, ta lettre, ma femme. Il m'en parle, à chaque fois que je le vois. Il m'a demandé, l'autre jour...

Lucille : Je le sais.

Emilien : ...il m'a demandé, l'autre jour, si tu m'écrivais quand j'étais en train de traire les vaches.

Tu as aussi écrit, ma femme, au curé, pour lui dire que l'évêque comprenait pas tes problèmes.

Tu as écrit, ma femme, à la femme... à la ménagère du curé pour lui dire comment placer ses fleurs sur son autel. Quand je serai vieux, ma femme, je pourrai jamais devenir bedeau...

(Un temps)

- Lucille : Mon mari...?
- Emilien : Oui, ma femme?
(Un temps)
- Lucille : Tu sais, mon mari...
- Emilien : Oui, je sais, ma femme.
(Un temps)
- Emilien : Le mois dernier, ma femme, quand c'était plus à ton goût, la "ci-devant" route nationale, tu l'as écrit à toute la parenté, ma femme. Tu l'as écrit au gouvernement, ma femme.
- Lucille : A tout le gouvernement, mon mari.
- Emilien : A tous les ministres.
(Comme s'ils récitaient une litanie)
- Lucille : Au député.
- Emilien : Cinq lettres au député.
- Lucille : Six lettres au député.
- Emilien : A la femme du député.
- Lucille : A l'évêque rouge.
- Emilien : Au curé.
- Lucille : A la femme du curé.
- Emilien : Et tu m'as écrit une lettre anonyme, ma femme.
- Lucille : J'avais pas le temps de t'en parler, Emilien.
- Emilien : J'en suis malade, Lucille.
- Lucille : C'est une question de maladie, mon mari?
- Emilien : Oui, ça me rend malade.
- Lucille : Je ne veux pas te rendre malade, mon mari.
- Emilien : Ma femme, c'est déjà fait.
- Lucille : Mon mari...
- Emilien : Oui, ma femme?
- Lucille : Mon mari, je n'écrirai plus.
- Emilien : (Un temps) Et tu verras, ma femme, tu auras ton chèque de toute façon.
- Lucille : Demain, mon mari, même si le dernier "renoncement" est pas arrivé,

le notaire va me donner mon 800,00\$. Demain, mon mari, je vais aller chez le notaire.

(Emilien se lève d'un seul bond)

- Emilien : Tu n'écriras plus au notaire et tu n'iras plus faire l'ouragan chez le notaire. Ca aussi, ça me rend malade, Lucille.
- Lucille : C'est encore une question de maladie, mon mari?
- Emilien : Oui, ma femme.
- Lucille : Je ne veux pas te rendre malade, mon mari.
- Emilien : C'est déjà fait, ma femme.
- (Un temps) (On entend un meuglement)
- Lucille : Mon mari...
- Emilien : Oui, ma femme?
- Lucille : C'est une question de maladie, Emilien.
- Emilien : Tu as deux maladies, Lucille; la maladie d'écrire et la maladie des notaires.
- Lucille : La vache est malade, Emilien.
- (Emilien se lève encore d'un seul bond.)
- Emilien : Monique est malade?
- Lucille : Ne te rends pas malade, mon mari!
- Emilien : Je ne suis pas malade.
- Lucille : Le docteur a dit: "Au lit, jour et nuit."
- Emilien : (En train de s'habiller) Je vais voir ce qui lui est arrivé.
- Lucille : (Se précipitant pour l'empêcher de s'habiller) Mais non, elle n'a rien. Rien de grave.
- Emilien : Tu dis qu'elle est malade.
- Lucille : Tu ne verras rien. Elle fait seulement de la fièvre.
- Emilien : Je veux en avoir le coeur net.
- Lucille : Mais elle n'a pas l'air malade.
- Emilien : Je vais te le dire, moi, si elle est malade. Je connais mes vaches, ma femme.
- Lucille : Il ne faut pas que tu te rendes malade, pour aller voir si Monique est malade.

- Emilien : Je le suis déjà, malade.
- Lucille : J'aurais pas dû t'énervier avec ça. Elle fait juste un petit peu de fièvre, comme la dernière fois. Tu te rappelles? On était allé chercher le vétérinaire et tout s'était réglé.
- Emilien : Je peux pas aller chercher le vétérinaire, je suis malade. J'aimerais mieux pas le savoir, Lucille, quand une de mes vaches est malade. Je suis mieux de pas aller la voir; je te crois, ma femme. Je peux pas la voir, quand elle a ses yeux de malade.
- Lucille : Tu as raison, Emilien, il faut pas que tu y ailles. Ca va te rendre pire et ça va te faire souffrir. Je vais y aller, moi, chez le vétérinaire. Dès demain matin.
- Emilien : Tu l'aimes pas beaucoup, le vétérinaire; tu es sûre que tu veux y aller pour moi?
- Lucille : S'il m'appelle "l'écrivasseuse", c'est moi qui l'ai voulu, Emilien. Il faut que je porte ma croix, comme tout le monde. Il a raison, après tout: j'écris trop, j'écrivasse tout le temps. Je vais aller chez le vétérinaire, demain matin. Je te dois bien ça, Emilien. Demain après-midi, le vétérinaire sera ici. Il soignera ta vache et tu iras mieux, tu verras.
- Emilien : Est-ce qu'elle a l'air très malade?
- Lucille : Elle n'a pas l'air trop malade, seulement les yeux.
- Emilien : Ils ne sont pas trop rouges?
- Lucille : Non, pas trop rouges, mais assez rouges pour que j'aie chercher le vétérinaire, dès demain matin.
- Emilien : C'est toujours comme ça, quand elle vient de vèler.
- Lucille : Bon, il faut que tu dormes, maintenant.
- Emilien : Elles en arrachent, les pauvres vaches. Jamais une plainte.
- Lucille : Viens, je vais t'aider à te coucher.
(Il s'appuie sur elle, en se rendant à sa chambre.)
- Emilien : Quand pars-tu demain?
- Lucille : Demain matin.
- Emilien : A quelle heure?

- Lucille : Après avoir traité les vaches. La voisine viendra te faire à manger. Je vais revenir avec le vétérinaire, au milieu de l'après-midi.
- Emilien : (En passant le seuil de sa chambre) Tu fermes pas la lumière de la cuisine?
- Lucille : Non, j'ai encore du travail à faire, Emilien.
- Emilien : Bonsoir, ma femme.
- Lucille : Bonsoir, mon mari.
- Emilien : Lucille!
- Lucille : Oui?
- Emilien : Tu devrais aller voir Monique, avant de te coucher.
- Lucille : (Qui est revenue dans la cuisine) Oui, oui, j'irai. (Elle ferme la porte de la chambre à clef.)
(Elle reste songeuse, un moment, tout à coup, elle lance un formidable meuglement.)
- Emilien : (Dans sa chambre) Lucille, c'est Monique!
- Lucille : Mais non, mon mari. Tu rêves.
- Emilien : Je ne rêve pas, je viens de me coucher. C'est Monique, ma femme.
- Lucille : Mais non. Tu rêves, Emilien. Ça fait une demi-heure que tu es couché. Continue à dormir. Je n'ai rien entendu.
(On entend un faible meuglement venant de la chambre.)

SCENE 2

Lucille dépose la clef sur la table, hésite quelque peu et sort du tiroir de la table, ou d'ailleurs, une lettre qu'elle a déjà commencé à écrire. Elle s'assoit à la table et écrit ce qui suit: (en le disant à haute voix)

"Post-scriptum... Si demain, chez le notaire, je réussis à avoir mon chèque de huit cents dollars, je vous enverrai un numéro de la revue paroissiale. Les vaches de mon mari se portent très... (Elle raye) Ah! il n'a pas besoin de savoir ça. (Elle continue à écrire) Donc, c'est tout."

Elle relit maintenant sa lettre.

"Monsieur le cardinal,

"Eminence,

Vu la rigueur de votre silence, je vous écris avant d'avoir votre réponse à ma dernière lettre. Je vous ai souvent demandé de prier pour moi, Eminence. Pour la première fois, depuis un an, vos prières ont enfin été exaucées. Par vous, Dieu m'a donné la force de vaincre tous mes adversaires: mes frères et soeurs... (Elle s'arrête et rajoute en le disant tout haut: "...mon mari")

Elle reprend sa lecture.

...de vaincre tous mes adversaires: mon mari, mes frères et soeurs, le notaire, le gouvernement et toute sa clique. Le dernier de mes frères, qui n'a pas signé le renoncement à la terre sera vaincu et le notaire sera vaincu. Il est vaincu, ils sont vaincus. Je suis vainqueur. (Elle s'arrête et dit: "Non, ça va pas"; elle raie le mot, en ajoute d'autres et continue sa lecture) ...je suis la victoire victorieuse des vaincus. J'aurai mon argent coûte que coûte. Ce n'est pas après la mort du diable que je le veux.

Le diable mourra-t-il jamais, Eminence? J'ai oublié de vous dire, dans ma dernière lettre, que mon curé et mon évêque me déçoivent particulièrement. J'attendais plus de ces représentants du Christ sur la terre. Je ne veux pas manquer à la charité, mais ils ne me comprennent pas. Mon curé me croit en carton,

quand je suis faite de pauvre chair; l'évêque a l'impolitesse de m'écrire à la mine et, pourtant, je suis une dame chrétienne. Il n'y a pas un être humain qui résisterait à toutes les ignominies qu'on me fait subir. Je vous raconterai tout cela de vive voix, à votre archevêché.

Votre confidente,

Lucille Brancard.

P.S. Si demain, je réussis à avoir mon chèque de huit cents dollars, je vous enverrai un numéro de la revue paroissiale. Donc c'est tout.

Elle cachète la lettre, baille de plus en plus et, finalement, tombant de sommeil, elle s'endort, appuyée sur la table, tout en disant:

Monique a les yeux très rouges, rouges, très rouges...

Avant de s'endormir tout à fait, elle pousse un profond meuglement.

SCENE 3

Quelques moments après, un homme frappe (On peut peut-être le voir à travers une moustiquaire) à la porte; il attend; il frappe encore; toujours rien; il appelle: "Madame Brancard! Madame... C'est moi, le notaire..."; rien; il frappe de nouveau; il essaie d'ouvrir la porte; elle s'ouvre; il entre et va toucher Lucille, pour la réveiller.

- Lucille : Ah!... Emilien? (Quand elle voit que ce n'est pas Emilien, elle crie:) Emilien, au secours!
- Notaire : N'ayez pas peur, madame Brancard. C'est moi, votre notaire. Vous me reconnaissez, madame Brancard? Le notaire...
- Lucille : Le notaire? Le notaire! Monsieur le notaire!
- Emilien : (Dans sa chambre, il tente d'ouvrir la porte) Lucille, qu'est-ce qui se passe? Ouvre-moi!
- Lucille : (Au notaire) Bonsoir, monsieur le notaire. (A Emilien) Ce n'est rien, Emilien, c'est le notaire.
- Notaire : Eh! oui, c'est moi. Je ne vous dérange pas, j'espère?
- Emilien : (Dans sa chambre) Le notaire? Lucille, réveille-toi. Tu rêves! Le notaire n'est pas ici. Ouvre la porte.
- Notaire : Elle ne rêve pas, monsieur. C'est bien moi. Je suis votre notaire.
- Lucille : Oui, Emilien, c'est le notaire!
- Notaire : Le notaire.
- Emilien : (Dans sa chambre) Le notaire?
- Lucille : Oui, oui, le notaire, le notaire.
- Notaire : Ne vous énervez pas, monsieur Brancard; ce n'est que le notaire.
- Emilien : (Dans sa chambre) Ah! c'est le notaire!
- Notaire et Lucille : Oui, le notaire.
- Emilien : (Dans sa chambre) Mais qu'est-ce que vous faites ici? (Il essaie toujours d'ouvrir la porte)
- Lucille : (Un plan vient de germer dans son esprit) Tu es debout, mon mari.

- Emilien : (Dans sa chambre) Mais oui, Lucille, je suis debout. Je veux ouvrir la porte. Je veux voir le notaire.
- Lucille : Le docteur a dit: "Au lit, jour et nuit", va te coucher, mon mari, je te raconterai tout, demain matin.
- Emilien : (Dans sa chambre) Mais le notaire est venu nous voir, ma femme.
- Notaire : Ce n'est rien d'important, monsieur Brancard.
- Lucille : Bonsoir, Emilien.
- Emilien : (Dans sa chambre) Mais le notaire... Bonsoir, Lucille... Bonsoir, docteur...
- Notaire : Bonsoir, monsieur Brancard.
- Emilien : (Dans sa chambre) Oh! excusez-moi, monsieur le notaire, je n'ai pas dit, bonsoir, notaire; il fallait que je dise, bonsoir, notaire, et j'ai dit, bonsoir, docteur... C'est notaire, que je voulais dire, monsieur le notaire. Bonsoir, monsieur le notaire!
- Notaire : Bonsoir, monsieur Brancard. Ca ne fait rien.
- Emilien : (Dans sa chambre) Bonsoir, notaire. Vous êtes notaire, pas docteur; il faut dire, bonsoir, notaire.
- Lucille : Emilien?
- Emilien : (Dans sa chambre) Oui, notaire? Non. Oui, ma femme?
- Lucille : Je ne pars pas, demain matin.
- Emilien : (Dans sa chambre) Mais Monique?
- Lucille : Monique n'a plus les yeux rouges.
- Notaire : Votre fille est malade?
- Emilien : (Dans sa chambre) Tu es sûre, Lucille?
- Lucille : Est-ce que je m'intéresse à vos enfants, notaire? (A Emilien) Oui, j'en suis sûre, mon mari. Je l'ai vue, de mes yeux vue, ce qui s'appelle vu. Vu?
- Emilien : (Dans sa chambre) Oui, ma femme: vu!
- Notaire : Vu.
- Lucille : Vous, vous n'avez encore rien vu. Assoyez-vous.
- Notaire : (En s'assoyant) Merci bien...
- Emilien : (Dans sa chambre) Notaire?

- Notaire : Oui, monsieur Brancard?
- Emilien : (Dans sa chambre) Bonsoir, monsieur le notaire.
- Notaire : Bonsoir, monsieur le notaire... pardon, monsieur Brancard...
(Pendant ce temps, Lucille ferme la porte d'entrée à clef. ~~et fait glisser~~ la clef dans son corsage)
- Notaire : Mais pourquoi fermez-vous la porte à clef?
- Lucille : Dans ma maison, notaire, je suis seule juge de mes actions. Alors, qu'est-ce qui vous fait nous visiter, la nuit?
- Notaire : Ce n'est pas encore la nuit...
- Lucille : Mon mari est couché, monsieur le notaire.
- Notaire : Oui, c'est vrai, mais ce n'est pas encore vraiment la nuit.
- Lucille : Il fait noir, docteur... notaire. Il fait très noir. C'est la nuit, quand il fait noir.
- Notaire : Oui, vous avez raison, c'est la nuit. Disons que c'est le commencement de la nuit.
- Lucille : Et quand la nuit commence, il fait nuit. Alors, qu'est-ce qui vous fait nous visiter, la nuit?
- Notaire : Ce qui me fait vous visiter, la nuit, c'est que j'avais plusieurs affaires à régler, dans ce coin-ci; alors, j'ai passé du temps chez un client, puis chez un autre, et, finalement, la soirée a passé avant que j'arrive à votre ferme.
- Lucille : Vous êtes arrivé avec la nuit, notaire.
- Notaire : Si vous voulez, madame Brancard. Je viens donc vous dire que j'ai votre argent du gouvernement et qu'il manque seulement la signature de votre frère, pour que le chèque soit à vous.
- Lucille : Ce matin, notaire, j'ai reçu une lettre du gouvernement qui me dit presque la même chose que vous, durant cette nuit. Vous êtes un peu moins rapide que le gouvernement.
- Notaire : Bon. C'est tout ce que j'avais à vous dire... Il faut maintenant que je parte, mon garçon m'attend dans la voiture. Bonsoir, madame. Vous voulez bien m'ouvrir la porte?
- Lucille : (Qui ne bouge pas) J'étais pour aller vous voir demain matin.
- Notaire : Oui? A quel sujet?

- Lucille : Parce que la vache avait les yeux rouges.
- Notaire : Pardon?
- Lucille : Monique avait les yeux rouges.
- Notaire : Ah! votre fille Monique avait les yeux rouges.
- Lucille : Non, notaire. Monique n'est pas ma fille.
- Notaire : Ah! bon, votre mari avait un enfant, avant de vous épouser...
- Lucille : Taisez-vous, monsieur le notaire. Dites-vous qu'elle avait les yeux rouges, un point, c'est tout.
- Notaire : Bon. Elle a les yeux rouges. Et vous veniez me voir à cause de ses yeux rouges. Il est vrai qu'il y a longtemps qu'on ne vous avait pas vue.
- Lucille : Un mois.
- Notaire : Evidemment, il fallait vous reposer. Vous étiez venue trop souvent, le mois précédent.
- Lucille : Seulement vingt fois, notaire.
- Notaire : Oui, à bien y penser, faire dix milles, vingt fois dans un mois, pour venir voir son notaire, c'est peu.
- Lucille : C'est peu, notaire.
- Notaire : En effet, c'est peu. Pourriez-vous m'ouvrir la porte, s'il vous plaît?
- Lucille : Elle est fermée à clef, notaire.
- Notaire : Oui, oui, je sais. Voilà pourquoi je vous demande de l'ouvrir.
(Lucille ne bouge pas)
- Notaire : Vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi vous deviez venir demain...
- Lucille : Pour...
- Notaire : Au fait, je le sais.
- Lucille : Vous savez quoi, notaire?
- Notaire : Pourquoi vous vouliez me voir.
- Lucille : Ah! vous savez pourquoi, vous! Pourquoi donc?
- Notaire : D'abord, pour que ses yeux d'éroutissent...
- Lucille : Quoi?
- Notaire : Ses yeux étaient rouges; en venant chez moi, je suppose que ses

yeux n'auraient plus été rouges.

- Lucille : (Tranquillement) Ses yeux ne sont pas rouges, notaire.
- Notaire : Mais vous voulez aussi vous changer les idées, me faire un cours de droit, parler, me lire vos lettres.
- Lucille : Notaire, si vous continuez à rire de moi, le jour viendra où vous ne rirez plus. Je corresponds avec toutes les grandes personnalités de la province, vous le savez, et je les mets au courant de votre manque d'honnêteté technique et professionnelle. Gare à vous, notaire.
- Notaire : Excusez-moi, madame Brancard, mais il faut que je parte. Mon garçon est dans la voiture, qui m'attend. En passant, votre mari va mieux?
- Lucille : Assez mieux, merci.
- Notaire : Eh! bien, bonsoir, madame. Madame Brancard, il y a toujours la porte.
- Lucille : Oui, notaire, il y a toujours une porte.
- Notaire : Et cette fois, elle est fermée à clef.
- Lucille : Peu importe qu'elle soit ouverte ou fermée, notaire. Il y a toujours une porte dans les maisons des honnêtes cultivateurs.
- Notaire : Oh! je ne mets pas en questions votre honnêteté, madame Brancard. J'aimerais tout simplement pouvoir ouvrir la porte de votre honnête maison.
- Lucille : Vous savez, notaire, je puis vous faire suspendre par la chambre des notaires.
- Notaire : A cause de la porte?
- Lucille : Je corresponds avec le président de la chambre. Ca fait dix lettres que je lui envoie pour lui expliquer mon cas.
- Notaire : (Evasif) Et le président vous a répondu?
- Lucille : Les dix fois, mon cher notaire. Il est peiné de votre attitude et il peut très bien vous faire suspendre.
- Notaire : Maintenant, madame, je dois m'en aller. Vous savez, on peut faire dire beaucoup de sottises aux gens influents. Bonsoir. (Plus ferme).

Ouvrez-moi la porte.

- Lucille : Vous êtes bien pressé de partir, je n'ai pas encore ouvert la bouche. Vous dérangez vos clients en pleine nuit et vous ne leur laissez pas placer un mot. (Elle ne lui laisse pas le temps de répliquer.) Je ne vous ai pas encore dit pourquoi j'allais vous voir, demain matin.
- Notaire : Mais dites-le, je n'attends que ça. Et faites-ça vite, s'il vous plaît.
(Lucille se met à meugler, de façon plaintive - (s'il se peut...) - surprise du notaire.)
- Notaire : Mais dites-le!
- Lucille : Je crois qu'il préfère Monique à moi.
- Notaire : Monique? Ah! oui, Monique...
- Lucille : Il préfère une vache!
- Notaire : Monique est... une vache?
- Lucille : Une vache.
- Notaire : Monique... est une vache. Bon.
- Lucille : Les maladies de sa vache sont plus importantes que les maladies de sa femme. Je peux aller chez le vétérinaire, mais pas chez mon notaire.
- Notaire : Mais c'est chez moi que vous deviez venir, demain matin; pas chez le vétérinaire, chez le notaire. Je ne suis pas vétérinaire; je suis votre notaire, madame Brancard.
- Lucille : Mon mari m'a donné la permission d'aller chez le vétérinaire, à cause de sa vache; moi j'en profite pour aller voir un autre imbécile, mon notaire, mon cinquième notaire.
- Notaire : Ah! bon, vous veniez bien chez moi, demain matin. Mais pourquoi en prendre un imbécile?
- Lucille : Ils sont tous imbéciles.
- Notaire : Ah! bon, bon. Pourquoi veniez-vous voir un des imbéciles?
- Lucille : Pour avoir mon chèque que vous avez depuis deux mois, imbécile. Je sais que vous l'avez; ne dites pas le contraire: le gouvernement

me l'écrit dans sa lettre.

Notaire : Je ne nie rien; en effet, j'ai votre chèque depuis deux mois, mais...

Lucille : Ne faites pas l'imbécile: je veux mon argent, ce soir, tout de suite.

Notaire : Mais vous l'avez toujours voulu votre chèque...

Lucille : Oui. Et je suis toujours partie de chez vous sans mon chèque. Ce soir, vous ne sortirez pas d'ici sans me le donner.

Notaire : Madame, je vous l'ai répété des milliers de fois. Il faut que tous vos frères et soeurs signent l'acte de résignation à la succession et l'un d'eux ne l'a pas encore fait.

Lucille : Ne m'en parlez pas. Si je l'avais sous la main...

Notaire : Il faut vous résigner, madame; il n'a pas encore signé.

Lucille : C'est à lui à résigner, pas à moi. Notaire, je veux mon chèque immédiatement. Avez-vous pensé, notaire, que nous sommes en train de dépérir, mon mari et moi? Ce n'est pas au cimetière que nous aurons besoin de l'argent.

Notaire : Mais, madame Brancard, que voulez...

Lucille : Nous allons à la mort et cela ne vous fait rien? Vous brûlerez en enfer pour cela, notaire.

Notaire : Mais...

Lucille : Mais, mais, mais!. Il n'y a pas de mais. Je veux mon argent, tout de suite.

Notaire : Mais certainement qu'il y a un mais: vous n'allez pas à la mort, madame Brancard.

Lucille : Nous n'allons pas à la mort? Nous dépérissons, notaire! Nous allons au cimetière, tout vivants. Pour moi, c'est la syncope qui m'attend et mon mari est déjà rendu dans la tombe, un vrai cadavre! Et cela ne vous fait rien? Nous prenez-vous pour une famille de déportés? Bons à jeter dans les camps de concentration?

Notaire : Mais non...

Lucille : Toujours des mais. Je commence à croire qu'il y a anguille sous roche, une grosse anguille, notaire. Vous voulez nous faire

languir, nous faire crever de faim, pour finalement garder notre argent. L'argent des morts, ça ne profite jamais, notaire.

- Notaire : Vous ne savez pas ce que vous dites, madame...
- Lucille : Quand il s'agissait des lettres patentes, ça se "dépatentait" tous les soirs dans vos tiroirs et ça prenait du temps à s'arranger, ça s'arrangeait jamais. Vous faites toute la "géologie" de ma famille pour faire résigner jusqu'aux aïeux, jusqu'aux morts. Faire signer même les morts! Les pauvres, ils ne sauront pas que pour nous la mort sera venue avant l'argent.
- Notaire : (Il tente souvent d'ouvrir la porte fermée à clef.) Madame, vous ne savez plus ce que vous dites.
- Lucille : Je sais ce que je dis. Je m'en vais au cimetière, par votre faute. C'est votre paresse qui me fait mourir, notaire!
- Notaire : Décidément, la mort vous obsède.
- Lucille : Elle vous obsédera la mort, quand vous la sentirez rôder autour de vous, dans votre lit. Je veux mon argent avant de mourir, notaire.
- Notaire : La porte, madame Brancard. Si vous n'avez pas encore votre argent, allez vous plaindre à vos frères et soeurs.
- Lucille : N'insultez pas ma famille!
- Notaire : La porte, madame!
- Lucille : Si vous partez, j'irai vous voir au village, demain matin. Je ne partirai pas de votre bureau, avant d'avoir l'argent.
- Notaire : Bon, nous allons régler cela. Vous saurez toute la vérité, madame Brancard. Je n'osais pas vous le dire, mais là, je crois qu'il le faut. Madame, votre chèque...
- Lucille : (Montrant la fenêtre) Un homme!... là!
- Notaire : Quoi? Un homme? Où?
- Lucille : Dans la fenêtre.
- Notaire : Je ne vois rien...
- Lucille : Moi, non plus.
- Notaire : Tout à l'heure, vous avez vu un homme...

- Lucille : Tout à l'heure, je le voyais et, maintenant, je ne le vois plus.
- Notaire : Vous ne le voyez plus?
- Lucille : Je ne le vois plus.
- Notaire : Vous avez eu une vision.
- Lucille : Je suis chrétienne, mais pas à ce point-là. J'ai bien vu un homme.
- Notaire : Alors, l'homme est parti.
- Lucille : Oui, l'homme doit être parti. Qu'est-ce qu'il voulait?
- Notaire : Vous regarder, je suppose.
- Lucille : Ne faites pas l'imbécile, notaire.
- Notaire : Je le suis déjà, madame.
- Lucille : Bon. Vous disiez que mon chèque...
- Notaire : Oui, votre chèque. Je ne l'ai plus. Il a été volé.
- Lucille : Quoi!
- Notaire : Mais je suis sûr de retrouver le voleur et le chèque. De toute façon, le gouvernement va m'en envoyer un autre. Mais vous comprenez que je ne peux pas vous le donner maintenant, je ne l'ai pas. Il a été volé. Il est disparu. Plus de chèque.
- Lucille : Notaire, notaire, il faut que j'écrive à mon avocat. Je vais mourir. (Elle s'écroule)
- Emilien : (Dans sa chambre) Lucille, qu'est-ce qui arrive? Notaire, ouvrez-moi!
- (Le notaire prend la clef, sur la table, et ouvre la porte de la chambre. Emilien entre.)
- Emilien : Elle est morte?
- Lucille : Vite! Ecris au prêtre de venir.
- Emilien : Meurs pas, Lucille. Meurs pas. Pense à Monique qui est malade.
- Notaire : Je vais téléphoner. Où est le téléphone?
- Emilien : Il n'y a pas de téléphone. Lucille, meurs pas. Pense à Monique. Pense aux yeux rouges de Monique. Pense à moi, Lucille. Lucille!
- Notaire : Il vous faudrait un téléphone pour des cas pareils.
- Emilien : Ma vache! Lucille!
- Lucille : (Se relève subitement) Il n'y aura jamais de téléphone ici, notaire.

Je suis assez instruite pour savoir écrire. (Elle aperçoit Emilien) Toi, au lit, tout de suite. Si le docteur te voyait; il a dit: "Au lit, jour et nuit".

- Emilien : Oh! Lucille, merci pour la vache. Lucille, tu vis; Monique vivra.
- Lucille : Qu'est-ce que tu racontes? Va te coucher, tu dors debout.
- Emilien : J'y vais, Lucille. Merci, ma femme.
- Lucille : Où est la clef?
- Notaire : C'est moi qui l'ai. (Il lui remet la clef. Elle ferme la porte de la chambre à clef.)
- Lucille : C'est pour qu'il assiste à ma mort, que vous avez ouvert la porte?
- Notaire : Mais non. Il vous avait entendu crier...
- Lucille : Vous n'auriez pas dû. Avec moi, il ne faut jamais désespérer.
- Notaire : On ne sait jamais ce qui peut arriver. Pourquoi l'enfermez-vous?
- Lucille : Je ne veux pas me le faire voler. J'ai assez d'un vol. Avez-vous averti la police?
- Notaire : Non. Et j'aime autant ne pas l'avertir, vous comprenez...
- Lucille : Vous avez raison. Il ne faut pas. Votre réputation, notaire!
- Notaire : ...en effet, ma réputation.
- Lucille : A quelle heure le crime?
- Notaire : Le crime?
- Lucille : Un vol est un crime puni par la loi, notaire. A quelle heure, le crime?
- Notaire : Je ne sais pas, je...
- Lucille : Notaire, il me semble qu'on doit remarquer ces instants fatals.
- Notaire : Vous comprenez, l'énervement.
- Lucille : Vers quelle heure, notaire?
- Notaire : Hier soir, vers six heures, je crois.
- Lucille : Qui était au courant, à part vous et moi, que vous aviez ce chèque?
- Notaire : Vous croyez retrouver le voleur?
- Lucille : Oui. Et cette nuit.
- Notaire : Cette nuit? Mais...
- Lucille : Cette nuit ou jamais, notaire.

- Notaire : Plutôt jamais.
- Lucille : Vous ne voulez pas que je trouve votre voleur, notaire?
- Notaire : Non. Mais vous le trouverez pas cette nuit. De toute façon, le voleur ne peut rien faire avec votre chèque.
- Lucille : Il peut imiter ma signature et l'endosser, notaire. De toute façon, ce chèque est à moi, c'est mon bien, mon argent. Qui était au courant, notaire?
- (Tout à coup, tous les deux voient la même chose et disent en même temps:)
- Notaire et Lucille : Regardez!
- Lucille : Vous l'avez vu?
- Notaire : Oui, je l'ai vu.
- Lucille : Notaire, nous avons vu le même homme.
- Notaire : Oui, nous avons vu le même homme.
- Lucille : C'est bien un homme, notaire.
- Notaire : Oui, c'est bien un homme.
- Lucille : J'avais donc raison, notaire.
- Notaire : Vous aviez raison.
- Lucille : C'est un homme.
- Notaire : C'est un homme.
- Lucille : Il se cache...
- Notaire : ...dans la nuit.
- Lucille et notaire : C'est un voleur!
- Lucille : Le voilà encore!
- Notaire : C'est mon fils!
- Lucille : Votre fils?
- Notaire : Oui, mon fils qui m'attendait dans l'auto. Il doit commencer à s'impatienter.
- Lucille : C'est ^{pas} une raison pour nous faire peur.
- Notaire : Madame Brancard, je crois que vous comprendrez qu'il faut que je m'en aille, surtout quand mon fils commence à vous faire peur, à

faire le maniaque.

Lucille : Vous ne partirez pas avant que j'aie su qui était au courant, au sujet de ce chèque.

Notaire : Mais, le gouvernement, madame Brancard.

Lucille : Le gouvernement n'a pas besoin de 800,00\$. (Avec assurance) C'est votre fils!

(Elle ouvre la porte du dehors.)

Notaire : Eh! attendez! ...Eh!

Lucille : *(Parlant à l'extérieur)* Vous, là-bas! Oui, venez ici, tout de suite!

(Au notaire) Vous, cachez-vous ici! *(Elle lui indique un endroit derrière un meuble, peut-être la cuisinière.)* Devant vous, il n'avouerait jamais son crime.

Notaire : Mais vous n'êtes pas sûre que c'est lui.

Lucille : Laissez la justice aller son cours, notaire. *(Le notaire se prend une chaise et s'installe derrière la cuisinière.)*

faire le maniaque.

Lucille : Vous ne partirez pas avant que j'aie su qui était au courant, au sujet de ce chèque.

Notaire : Mais, le gouvernement, madame Brancard.

Lucille : Le gouvernement n'a pas besoin de 800,00\$. (Avec assurance) C'est votre fils!

(Elle ouvre la porte du dehors.)

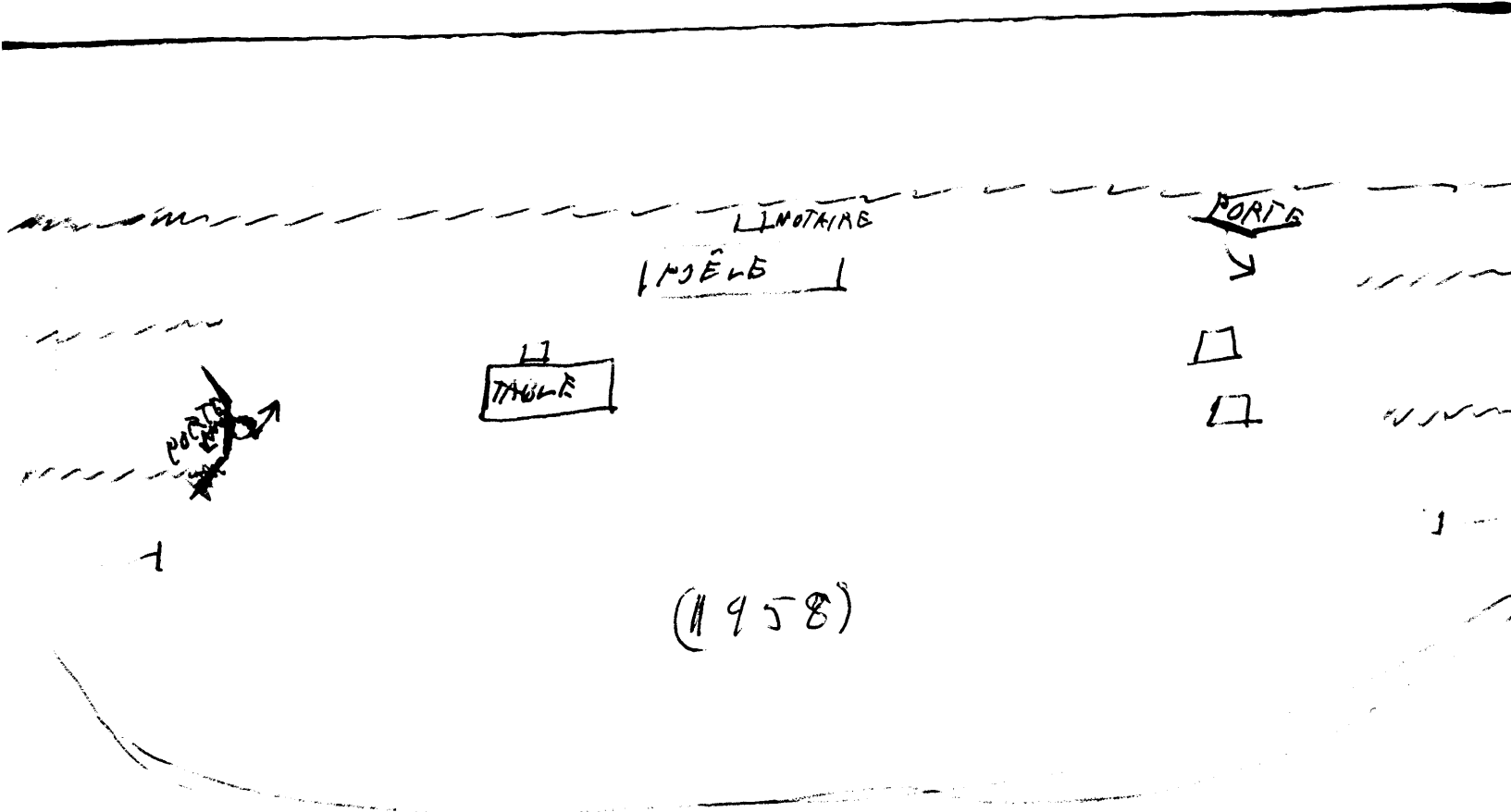
Notaire : Eh! attendez! ...Eh!

Lucille : (Parlant à l'extérieur) Vous, là-bas! Oui, venez ici, tout de suite!

(Au notaire) Vous, cachez-vous ici! (Elle lui indique un endroit derrière un meuble, peut-être la cuisinière.) Devant vous, il n'avouerait jamais son crime.

Notaire : Mais vous n'êtes pas sûre que c'est lui.

Lucille : Laissez la justice aller son cours, notaire. (Le notaire se prend une chaise et s'installe derrière la cuisinière.)



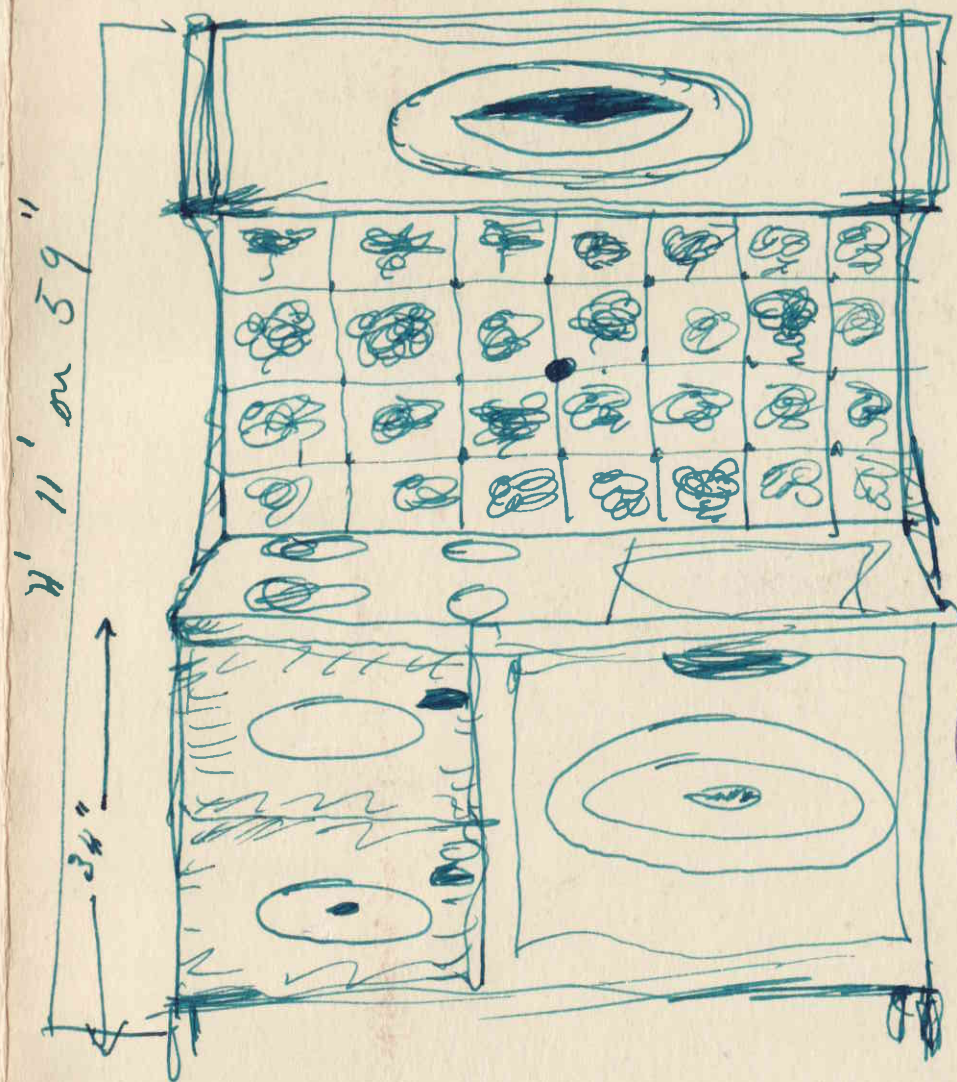
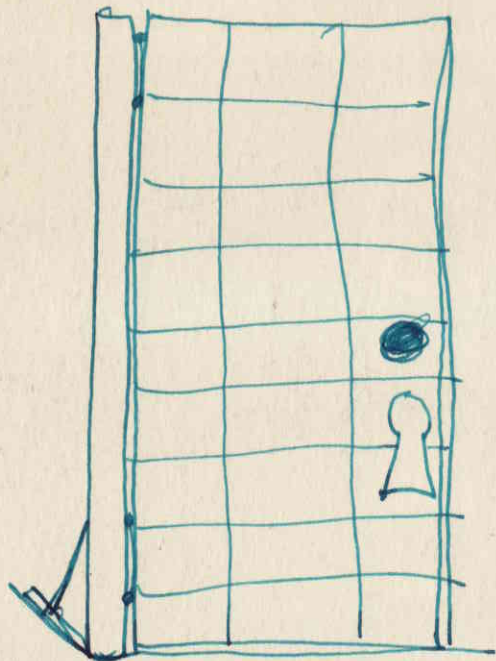
SCENE 4

(Le fils entre)

(Atmosphère, légèrement "Gestapo")

- Le fils : Bonsoir, madame. (Lucille referme la porte à clef et va s'asseoir ou se mettre debout devant la cuisinière.) Où est papa? Il disait qu'il en avait pour deux secondes.
- Lucille : C'est bien vous le fils du notaire?
- Le fils : Je crois, oui. Il dit que je suis son fils. Ce doit être vrai.
- Lucille : Vous êtes un petit impudent.
- Le fils : Et vous?
- Lucille : Ca ne vous regarde pas.
- Le fils : Vous êtes la femme aux lettres...? (Lucille ne réplique pas)
- Lucille : Dites-moi si c'est vous le fils du notaire qui était dans la voiture avec le notaire.
- Le fils : Oui, il m'a donné 10,00\$ pour le promener, à soir.
- Lucille : Votre père travaille. Il ne se promène pas. Bon. Je ne voulais pas faire d'erreur; vous êtes bien le fils de la voiture du notaire.
- Le fils : Si vous voulez. Mais je ne suis pas le fils de la voiture.
- Lucille : Taisez-vous, petit imbécile.
- Le fils : Où est mon père? Il est parti à pied?
- Lucille : Non. Il craignait de se faire voler par le bandit qui rôdait dans mes vitres.
- Le fils : Il y avait un bandit dans vos vitres?
- Lucille : Faites pas l'imbécile, le notaire vous a reconnu.
- Le fils : Vous, vous écrivez des lettres imbéciles. Et voulez-vous bien me dire ce que vous me voulez?
- Lucille : Taisez-vous.
- Le fils : Où avez-vous mis mon père?
- Lucille : J'ai mis votre père nulle part, mon petit monsieur. Actuellement, au moment où je vous parle, votre père se meurt.

- Le fils : *Quoi?*
 (Au même moment, le notaire se montre au-dessus de la cuisinière ou par le côté. Le fils l'aperçoit. Le notaire lui fait signe de se taire et disparaît derrière la cuisinière. Lucille se retourne, ne voyant rien, elle continue.)
- Lucille : *Oui, mon garçon, votre père se meurt. Dans quelques minutes, il sera mort.*
- Emilien : *(Dans sa chambre) Lucille, viens ici. J'ai fait un rêve épouvantable!.*
- Lucille : *Emilien, je suis occupé à des choses graves.*
- Emilien : *(Dans sa chambre) Lucille, viens. Je vais en mourir.*
- Le fils : *Votre mari se meurt, madame, au moment où je vous parle.*
- Lucille : *(Au fils) Petit avorton! (A Emilien) Je viens, Emilien. (Elle ouvre la porte de la chambre, se retourne vers la cuisine.) Vous autres, ne bougez pas!*
- Le fils : *Mais je suis seul, madame.*
- Lucille : *Ne bouge pas au pluriel, petit imbécile de voleur! (Elle entre dans la chambre, mais ne referme pas la porte.) (Le notaire sort de derrière la cuisinière.)*
- Le fils : *Qu'est-ce que tu fais là?*
- Lucille : *(Dans la chambre) Pourquoi tu pleures, Emilien?*
- Notaire : *C'est elle qui m'a caché là.*
- Emilien : *(Dans sa chambre) Le notaire est entré dans ma chambre par la fenêtre...*
- Lucille : *(Dans la chambre) Voyons, Emilien, tu as rêvé.*
- Notaire : *C'était pour m'en débarrasser... j'ai (Le fils et le notaire sont portés à écouter ce qui se dit dans la chambre, tout en continuant leur conversation.)*
- Lucille : *(Dans la chambre) Il n'y a pas de quoi pleurer, Emilien.*
- Notaire : *Je lui ai fait croire que son chèque avait été volé...*
- Emilien : *(Dans sa chambre) Le notaire était avec Monique, dans ma chambre.*
- Notaire : *Elle pense que c'est toi le voleur.*



(1958)

- Emilien : (Dans sa chambre) Le notaire est allé cacher la vache derrière le poêle...
- Lucille : (Dans la chambre) ...derrière le poêle?
- Emilien : (Dans sa chambre) Oui, derrière le poêle.
- Notaire : Tu passes en jugement, actuellement.
- Le fils : Et toi, tu es une vache derrière le poêle.
- Notaire : Romuald...!
- Lucille : (Dans la chambre) Bon. Ton rêve est terminé?
- Emilien : (Dans sa chambre) Non, Lucille, le pire n'est pas arrivé; Monique est devenue toute rouge derrière le poêle! (Il pleure toujours)
- Lucille : (Dans la chambre) Ce n'est qu'un rêve, Emilien.
- Le fils : Mais pourquoi tu es derrière le poêle?
- Notaire : Pour que tu me croies mourant et que tu avoues, c'est simple.
- Emilien : (Dans sa chambre) Ce n'est pas tout, Lucille... Oh! c'est épouvantable!
- Notaire : Dis-lui que c'est toi le voleur; tu as caché le chèque chez un ami.
- Le fils : Mais ce n'est pas vrai!
- Emilien : (Dans sa chambre) Le notaire a sorti son fusil...
- Lucille : (Dans la chambre) Et alors?
- Notaire : Fais ce que je te dis.
- Le fils : Non, c'est idiot.
- Emilien : (Dans sa chambre) Avec son fusil, il a tué...
- Lucille : (Dans la chambre) ...la vache!
- Notaire : 10,00\$!
- Emilien : (Dans sa chambre) Non, pas la vache.
- Le fils : Non.
- Lucille : (Dans la chambre) Mais il a tué qui?
- Notaire : 20,00\$!
- Emilien : (Dans sa chambre) Il a tué le vétérinaire.

- Le fils : O.K.
- Lucille : (Dans la chambre) Il faut que tu dormes, Emilien.
- Emilien : (Dans sa chambre) Surveille le notaire, ma femme.
- Le fils : Papa?
- Lucille : (Dans la chambre) Le notaire n'est pas dangereux, mon mari. Dors bien.
- Le notaire : Quoi?
- Le fils : 30,00\$?
- Emilien : (Dans sa chambre) Veille sur la vache, cette nuit.
- Lucille : (Dans la chambre) Oui, oui. Bonsoir Emilien.
- Notaire : 20,00\$ ou rien.
- Emilien : (Dans sa chambre) Merci, Lucille. Bonsoir.
- Le fils : Elle va dire à tout le monde que je suis un voleur.
- Emilien : (Dans sa chambre) Bonsoir, notaire!
- Notaire : (Vient tout juste pour répondre, se retient et:) Tu voles ton père, tous les jours.
- Lucille : (Dans la chambre) Le notaire ne t'entend pas. Dors bien.
(Lucille entre dans la cuisine et referme la porte de la chambre à clef.)
- Le fils : Vous ne lui avez pas dit que mon père se mourait, qu'il ne pourrait pas faire de mal à votre vache.
- Lucille : Vous écoutez aux portes? Je ne lui ai rien dit; ça lui aurait donné un coup.
- Le fils : Il aimait beaucoup mon père?
- Lucille : Oui, plus que vous.
- Le fils : Plus que sa vache?
- Lucille : Taisez-vous!
- Le fils : Imbécile!... Mon père se meurt vraiment, madame?
- Lucille : Oui, mon pauvre garçon. Pauvre notaire.
- Le fils : Où est-il? Je peux le voir?
- Lucille : Il ne veut voir personne. Il est dans une chambre en haut. J'ai allumé des chandelles, autour de son lit. Il est presque en cha-

pelle ardente.

- Le fils : Est-ce qu'on dit le chapelet?
- Lucille : Non, pas encore. On attend sa mort, en invoquant Dieu et tous ses saints qu'il accueille son âme au paradis.
- Le fils : Amen!
- Lucille : Amen! Vous allez à la messe?
- Le fils : Oh! oui, tous les jours.
- Lucille : Cela fait du bien de rencontrer un jeune qui n'est pas comme les jeunes.
- Le fils : Vous avez appelé le médecin, l'ambulance?
- Lucille : Oui, et je n'ai pas oublié le principal, le prêtre.
- Le fils : Ils arrivent bientôt?
- Lucille : Je ne sais pas.
- Le fils : Ils n'ont pas dit qu'ils venaient tout de suite?
- Lucille : Je ne leur ai pas parlé.
- Le fils : Mais au téléphone, on vous a dit quelque chose: ils arrivent ou ça prendra un peu de temps, je ne sais pas.
- Lucille : Je n'ai pas de téléphone. J'ai communiqué avec eux par la pensée, la pensée de Dieu.
- Le fils : Ah! comme vous êtes bonne! Mais je vais faire confirmer la pensée de Dieu par téléphone. Un de vos voisins doit avoir le téléphone; j'y vais et je vais appeler... le prêtre, le médecin et l'ambulance pour qu'ils arrivent le plus tôt possible. Si mon père survit, il m'en remerciera toute sa vie! Je vais chez quel voisin? Ouvrez-moi la porte.
- (Pendant que le notaire fait des signes désespérés à son fils, Lucille se précipite devant le fils.)
- Lucille : Non. Attendez.
- Le fils : Mais le notaire, mon père se meurt!
- Lucille : Le notaire ne mourra pas, si vous m'aidez à le trouver.
- Le fils : A trouver qui?
- Lucille : Le voleur.

- Le fils : On a volé le corps de mon père?
- Lucille : Imbécile, le notaire n'est pas encore mort. On a volé mon chèque du gouvernement dans le bureau de votre père et votre père, le notaire, se meurt de honte.
- Le fils : Ah! On a volé votre chèque dans le bureau de mon père, le notaire!
- Lucille : Oui, et le notaire, votre père, se meurt dans ma maison. Si vous l'aviez vu! Il faisait peine à voir. Il s'est assis près de moi et il a pleuré durant de longues heures. Il était triste. J'étais triste. Que c'était triste!
- Le fils : C'est triste!
- Lucille : Si vous l'aviez vu! Votre âme aurait été transfigurée par tant de douleurs. A deux genoux, vous auriez demandé pardon à Dieu de tous vos péchés, pour apaiser la souffrance de ce pauvre pécheur. Et toutes les âmes du corps mystique se seraient unies à vous, à moi, à votre père, pour trouver le voleur.
- Le fils : Vous soupçonnez quelqu'un?
- Lucille : Secret "professoral".
- Le fils : Mon père pleurerait vraiment?
- Lucille : Mon sein était couvert de larmes.
- Le fils : Lequel?
- Lucille : Ne vous moquez pas d'une pauvre chrétienne. Mes deux seins étaient couverts des tristes larmes de votre père.
- Le fils : Dans l'auto, il n'était pas triste du tout.
- Lucille : Il cachait sa peine devant vous, son fils. Mais en la présence d'une femme aimante et compréhensive, d'une femme chrétienne, il a oublié tout son orgueil. Je vous dis cela parce qu'il se meurt; sinon, je n'aurais jamais trahi ce secret. Il était triste et beau dans sa douleur.
- Le fils : Mon père est laid, madame.
- Lucille : Sa grande et triste douleur transformait son visage. Il était digne et triste, triste et affaissé, triste et torturé. Il était

comme un lion blessé.

(Pendant cette scène, les deux personnages pourraient se regarder en pleurant avec des tremblements convulsifs, sous le regard du notaire du haut de la cuisinière; Lucille ~~durant le temps~~ devient une sorte de personnage "transcendant".)

Quand je pense à lui, l'angoisse surgit des profondeurs de mon coeur et de mon estomac. Il a tant travaillé pour cet argent et il se voit récompensé de la sorte. J'en ai le foie malade.

Il était assis près de moi et pleurait à chaudes larmes. Sa tristesse et la mienne augmentaient toujours. Tout à coup, il a pris mes mains, les a serrées dans ses mains et il m'a dit: "Madame..." C'est tout ce qu'il a dit; il n'a pu terminer sa pensée. Ses yeux pleins de larmes se sont fixés sur les miens et, longtemps, nous sommes restés ainsi, plongés dans la douleur la plus profonde, la plus terrible et la plus douloureuse. Je crois que je pleurais plus que lui: que c'est triste de voir mourir!

- Le fils : Vous croyez vraiment qu'il va mourir? Menez-moi à son chevet.
- Lucille : C'est inutile. Ah! que c'est triste de savoir qu'il est mort. Je l'ai vu mourir. J'étais là, je lui parlais et il est mort dans mes bras. Sa mort est une certitude. Monsieur, si vous aviez su que le destin allait frapper votre père, l'auriez-vous fait?
- Le fils : Fait quoi, madame?
- Lucille : Ce crime, ce meurtre, ce vol. Auriez-vous volé mon chèque?
- Le fils : Moi, j'ai volé votre chèque? Ah! non, je n'ai pas volé votre chèque.
- Lucille : Oui, vous l'avez volé.
- Le fils : Je n'ai rien volé.
- Lucille : Vous avez tout volé.
- Le fils : J'ai tout volé?
- Lucille : La vie de votre père, la sécurité de mon mari et mon argent. Regardez-moi dans les yeux.

- Le fils : Vous avez une tache rouge dans l'oeil gauche.
- Lucille : Quoi!
- Le fils : Vous avez l'oeil rouge.
- Lucille : Monique! (Elle se reprend) Voleur! Taisez-vous!
- Le fils : Vos deux yeux sont rouges!
- Lucille : C'est mon sang qui renverse! Je vais vous égorger. Avouez que vous avez volé mon chèque!
- Le fils : Etait-il rouge ou bleu?
- Notaire : (De derrière sa cachette) Fais pas le nigaud. Dis oui.
- Le fils : L'esprit de mon père!
- Lucille : Vous, le notaire, je vous avais dit de vous taire.
- Le fils : Ce n'est pas le notaire. Le notaire est mort. C'est l'esprit de mon père, le notaire! L'esprit du notaire est dans le four! Un poêle-esprit! L'esprit a parlé. Je vais parler... Je parle!
- Lucille : Avouez. Taisez-vous.
- Le fils : Si je me tais, je ne peux pas avouer.
- Lucille : Taisez-vous! Avouez.
- Notaire : (De derrière sa cachette) Dis oui!
- Lucille : (Au notaire) Vous, taisez-vous! (Au fils) Avouez!
- Le fils : Non, je n'ai rien à avouer.
- (Le notaire est sorti de derrière la cuisinière.)
- Le notaire : (A son fils) Mais qu'est-ce qui te prend? Ça ferait longtemps qu'on serait parti si tu disais oui!
- Lucille : Mais qu'est-ce qui vous prend, vous? Ça ferait longtemps qu'il aurait dit oui, si vous n'étiez pas sorti!
- Le fils : C'est niaisieux. J'ai jamais volé ce chèque-là. Je le dirai pas. Je l'ai pas volé.
- Notaire : Tu peux dire adieu à ton 20,00\$!
- Le fils : Je m'en balance de ton argent. Je m'en vas.
- (Lucille pendant ce temps commence à tourner en rond, de colère. Elle jette tout par terre: lettres, timbres, contrats, dictionnaires, etc.)

- Lucille : Je comprends plus rien! Taisez-vous!
- Notaire : Madame Brancard...
- Lucille : Vous êtes tous des voleurs!
- Notaire : Mais c'est mon fils qui a volé, madame Brancard, pas...
- Lucille : Tel père, tel fils, monsieur le notaire. Pour faire un voleur, il faut être un peu voleur.
- Notaire : (A son fils) Tu veux absolument la rendre malade.
- Le fils : Elle l'est déjà.
- Lucille : Je le suis déjà, malade, monsieur le notaire. Monsieur le notaire, je suis malade depuis que le maudit gouvernement a décidé de passer sa maudite route nationale sur ma terre. Il y a pas plus voleur que le gouvernement.
- J'en suis malade de vivre au milieu des voleurs, messieurs les voleurs.
- Et le plus grand voleur de tout le monde, c'est une voleuse! La maudite reine-d'Angleterre!
- Le fils : Vous avez raison, madame Brancard, c'est la plus maudite voleuse des voleuses!
- Notaire : Romuald!
- Lucille : (Un ton encore plus bas) Tout ça, c'est à cause de vous, Majesté. (Dans un sursaut) Je vous déteste! Majesté, je vous déteste!
- Le fils : Je l'ai toujours dit: tout ce qui arrive, c'est à cause des Anglais ou des Anglaises.
- Lucille : ...et des maudits notaires.
- Le fils : Des maudits voleurs.
- Notaire : (A son fils) Romuald, 40,00\$.
- Lucille : Pauvre petit garçon! Tu vis entouré de voleurs; tu peux pas devenir autre chose qu'un voleur.
- Le fils : Tous des voleurs.
- Notaire : Romuald, t'as compris? 40,00\$.
- Lucille : La reine, ^{la} première. Maudite reine d'Angleterre! (On est presque sur le ton de la confidence, entre Lucille et le fils.)

- Le fils : Maudite reine d'Angleterre.
- Notaire : Romuald! 45,00\$.
- Lucille : C'est toi qui as volé mon chèque, hein?
- Le fils : Avec un gouvernement pareil, on devient tous des voleurs... Oui, c'est moi qui ai volé votre chèque. (Il tend la main vers son père qui y dépose 45,00\$)
- Lucille : Et moi, où est mon chèque?
- Le fils : (Redevenu aussitôt lui-même) Il est chez un de mes amis, madame.
- Notaire : Je vais aller le chercher avec lui madame. Nous sommes de retour dans une demi-heure. Si vous voulez bien nous ouvrir la porte.
(A son fils) Tu en as mis un temps à avouer!

SCENE 5

(Au même instant, on entend le son d'une sirène d'ambulance. Tous se regardent.)

- Notaire : La police!
- Lucille : Ils ont dû sentir le vol.
- Notaire : Mais il n'y a pas de voleur, ici!
- Lucille : Votre fils, notaire.
- Notaire : Oui, c'est vrai.
- Emilien : (Dans sa chambre) Lucille, c'est la police qui vient chercher la vache.
- Lucille : Non, non, Emilien, ils viennent chercher le fils du notaire. Dors.
- Emilien : (Dans sa chambre) Bonsoir Lucille.
- Lucille : Bonsoir, Emilien.
- Le fils : On va voir?
- Emilien : (Dans sa chambre) Bonsoir notaire!
- (On frappe à la porte. Lucille ouvre la porte avec sa clef. Deux infirmiers entrent portant une civière.)
- Le fils : Ce n'est pas la police!
- Lucille : Ce n'est pas un hôpital, ici.
- 1er infirmier: Vous êtes madame Brancard?
- Lucille : Oui, je suis madame Brancard.
- 1er infirmier: (En montrant le blessé) Il a eu un petit accident pas loin d'ici; frappé par un autobus, c'est pas grave. Il disait: "Chez monsieur Brancard, chez monsieur Brancard", alors on vous l'a amené.
- Notaire : Mais il faut l'amener à l'hôpital, pas ici.
- 2e infirmier : Il a rien de grave. (Le blessé a la tête entourée de bandelettes.) Des petites contusions. L'hôpital accepte pas ça, des cas de même.
- Le blessé : Lucille!

- Lucille : Joseph! C'est mon frère Joseph!
- Notaire : Celui qui n'a pas signé?
- Lucille : Oui, notaire. (Le notaire sort aussitôt de sa serviette un dossier.)
- Notaire : Asseyez-le près de la table.
- Lucille : (Aux infirmiers) Vous pouvez vous en aller, vous autres. Merci beaucoup.
- 2e infirmier : C'est 25,00\$, madame. (Lucille cherche dans les poches du blessé et prend 25,00\$ qu'elle donne à l'infirmier.)
- Les infirmiers : Bonsoir, madame, bonsoir, monsieur.
(Personne ne répond. Les infirmiers sortent.)
- Notaire : (Montrant un chèque) Dans quelques minutes, madame, ce chèque est à vous. (A ce moment, Emilien entre par la porte qui donne sur l'extérieur. Il reste au milieu de la cuisine, sans bouger. On ne le voit pas au début. Je parle des personnages de la pièce.)
- Lucille : Vous l'avez sur-vous?
- Notaire : Mais oui, il était dans mon dossier.
- Lucille : Il n'était pas volé?
- Notaire : Non, il n'était pas volé.
(Lucille aperçoit Emilien.)
- Lucille : Par où es-tu passé, toi?
- Emilien : Par la fenêtre de la chambre, je suis tellement inquiet pour la vache.
- Lucille : Ah! toi... Je l'ai vendue, la vache. Tu es content?
- Emilien : A qui?
- Lucille : Aux infirmiers.
- Notaire : Monsieur, vous allez signer ici.
- Le blessé : Je ne veux pas signer.
- Emilien : Pourquoi as-tu vendu la vache?
- Lucille : (Au blessé) Pourquoi?
- Emilien : (A Lucille) Oui, pourquoi?
- Le blessé : (A Lucille) Parce que...

- Lucille : (Au blessé) Parce que quoi?
- Emilien : (A Lucille) Pourquoi as-tu vendu Monique?
- Le blessé : (A Lucille) Je ne sais pas.
- Lucille : (Au blessé) Parce que tu n'as pas confiance en moi, je le sais.
- Emilien : (A Lucille) Je n'ai pas confiance en toi?
- Lucille : (Au blessé) Joseph, si tu signes, je n'écrirai plus à ta femme.
- Emilien : (Au blessé) J'ai confiance en toi, Lucille.
- Le blessé : (A Lucille) Tu le jures?
- Emilien : (Au blessé) Oui, je le jure.
- Lucille : (Au blessé) Oui, je le jure.
- Le blessé : Je signe ici, notaire?
- Notaire : Oui. (Le blessé signe l'acte) Voilà votre chèque, madame.
- Emilien : (A Lucille) Pourquoi as-tu vendu la vache, Lucille?
(A ce moment, la vache entre par la porte donnant sur l'extérieur.
Emilien reste étonné.)
- Lucille : Les infirmiers n'en ont pas voulu.
- Emilien : Ah! Monique! (Il se précipite au cou de sa vache aux yeux rouges.)
(Le notaire est en train de ramasser ses papiers.)
- Le fils : (En montrant le blessé) Mais il se meurt celui-là!
(On se précipite, la vache comprise.)

F I N

(Cette version du ~~texte~~ ^{en il} ne peut être considérée comme la version définitive ~~de~~
~~texte~~, parce que ~~le~~ ^{en il} ~~texte~~ pourra toujours être modifié.)